

NOS PÈRES
NOS FRÈRES
NOS AMIS

De Mathieu Palain
Adaptation et mise en scène Philippe Chamaux

NOS PÈRES, NOS FRÈRES, NOS AMIS
librement adapté de *Nos pères, nos frères, nos amis*
de Mathieu Palain (Éditions Les Arènes)

ADAPTATION & MISE EN SCÈNE : Philippe Chamaux
ASSISTÉ DE : Florian Pâque
AVEC : Salomé Ayache, Pierre Delmotte, Benoît Di Marco, Yassine Douighi, Natacha Régnier, Nicolas Schmitt, Lisa Toromanian, Christof Veillon.

LUMIÈRES : Pierre Langlois
SON : Camille Vitté
SCÉNOGRAPHIE : Marc Lainé
CONSTRUCTION DU DÉCOR : L'Atelier de la Comédie de Caen - CDN de Normandie
COSTUMES : Jérémy Vitté
PRODUCTION : Les Aventurier.e.s
COPRODUCTION : Théâtre Durance - scène nationale de Château-Arnoux-Saint-Auban

AVEC LE SOUTIEN DE : la Région Normandie, du Théâtre de Saint-Lô & de Cromot-Paris
AVEC LA PARTICIPATION ARTISTIQUE DU :
Jeune Théâtre National

CHARGÉ DE PRODUCTION
Titouan Plantefève
titouan@lesaventurier-e-s.com / +33 6 04 15 17 79

Pendant quatre ans, le journaliste Mathieu Palain s'est rendu dans des groupes de paroles, dans une Maison des femmes, à des auditions judiciaires. Il a eu accès à des histoires et des témoignages d'une rare puissance. *Nos pères, nos frères, nos amis* est une enquête immersive au sein de groupe de paroles d'hommes violents, un récit essentiel pour comprendre un point aveugle de notre société.

« La petite graine de la violence, elle pousse, elle pousse, et je pense que cette graine est en moi depuis longtemps, elle fait partie de mon bagage, de ce que m'ont transmis mes parents. La violence surgit comme un instinct animal, et vous murmure à l'oreille : « c'est la faute de l'autre ».

NOTE D'INTENTION

J'ai commencé à découvrir par hasard et curiosité le roman de Mathieu Palain ***Ne t'arrête pas de courir*** (prix Interallié 2021) : le destin incroyable d'un sportif de haut niveau qui gâche sa vie en commettant des cambriolages en série m'a passionné. Le regard de Mathieu Palain, jeune auteur et journaliste, qui devient lui-même personnage de son roman, à la présence attentionnée et discrète, m'a énormément touchée. J'ai donc cherché à lire au plus vite et dans la foulée ***Sale gosse***, son premier livre qui m'a à son tour enthousiasmé.
J'aime sa façon de raconter, de s'investir dans ses récits qui vont bien au-delà du documentaire et qui me touche. La réalité, le concret des situations, des sociologies dont il nous parle me concernent.

Nos pères, nos frères, nos amis est le titre séduisant de son dernier livre, un essai, qui est une enquête immersive, un récit pour comprendre un point aveugle de notre société, les violences conjugales racontées par les hommes qui en sont les responsables. Sa lecture est captivante et étourdissante. Les témoignages sont bouleversants. La force et la violence des récits, avec en point d'orgue, presque malgré lui, la présence de l'auteur encore, un personnage qui se dessine : le journaliste certes qui enquête, écoute, intervient parfois, mais surtout l'homme qui réagit, doute, questionne.
J'ai eu envie de lire des passages entiers à haute voix, car la langue, le rythme, l'émotion était trop forte. Il y a tellement de « théâtre » dans ce qu'il écrit : les situations, que ce soit en tête à tête avec Cécile, un personnage récurrent féminin, ou dans les groupes de paroles, et encore dans ses « monologues » qui ponctuent le récit qui nourrit nos réflexions de ses souvenirs et impressions.
J'ai été touché par toutes ces paroles, qu'elles soient féminines et victimes, masculines et criminelles, souvent aussi héritées d'un parcours de vie, de cette malédiction qui se joue dans l'enfance.
Au fur et à mesure de ma lecture, j'avais une envie furieuse de faire découvrir ce livre à mon entourage : ses évènements, ses personnages, les hommes violents, aussi bien que les femmes maltraitées, mais aussi le personnel encadrant. Et j'avais envie que tous se sentent touchés par ce que je leur partageais, par ces témoignages que je recevais pour ma part comme des coups de poings, confronté à ces réalités qui me semblaient pourtant si loin de moi. L'étrange nécessité de faire entendre ces paroles à tous.tes.

Mon métier c'est le théâtre : celui qui a lieu pour transmettre, émouvoir, concerner un public à la vie, la société, la politique. Et tout de suite j'ai voulu imaginer comment on pourrait faire spectacle de ce livre. Pas un divertissement évidemment, mais comment activer une prise de conscience pour le plus grand nombre. Toucher un maximum de personnes, des jeunes des vieux, des, qui sait, sans doute, forcément, sont « concernés » par ces violences : que tous entendent ces histoires que nous ignorons ou faisons semblant d'ignorer.

Alors aujourd'hui je me confronte à cette adaptation. Imaginer ce livre pour la scène, à travers le personnage de Mathieu, l'auteur évidemment, ressort du récit et témoin principal, mais aussi de certains de ces personnages, Cécile, Béatrice, Liliane, et ces hommes, Antoine, Franck, Kader, Romain, Jacky… interprétés par un groupe d'acteurs, qui apporteront dans leurs voix encore plus de concret et de réalisme à ces mots déjà si empreints de vérité par les situations existantes qui nous sont transmises. L'adaptation invente un texte de théâtre à travers ces témoignages. J'aimerais le monter et produire : pas par opportunisme, mais bien parce que je suis encore une fois convaincu que nous devons entendre ces souffrances, partager ces questionnements, comprendre comment est fait le système français de protection, ou plutôt parfois de non-protection de ces femmes victimes.



L'ADAPTATION

Plus qu'un essai, ce livre est avant tout une enquête au cours de laquelle nous suivons un personnage principal, journaliste, s'intéresser brutalement à un sujet qui lui avait échappé jusqu'à présent malgré la pression médiatique : les violences faites aux femmes, par le prisme de ceux qui les engendrent, les hommes. L'adaptation de cet essai pour le théâtre est donc le parcours d'un homme – parmi les hommes-, Mathieu, qui assiste à deux groupes de paroles (l'un à Lyon, le second à Caen) et à sa rencontre, par digression, et par empathie, avec des femmes qui font récit de leurs expériences traumatisantes, de leurs rapports à l'homme violent. C'est aussi une enquête auprès d'un personnel soignant, écoutant, encadrant qui nous permet de tenter de comprendre, d'analyser, de surmonter la violence des récits, des actes, des situations. J'ai donc choisi de mettre en avant toute la mise en perspective du parcours de ce journaliste entre sa vie, son éducation, son intelligence, son intimité, et les récits entendus, les hommes et les femmes rencontrés, les mots utilisés, les bouleversements engendrés, les incompréhensions.

Le spectacle fera entendre des récits, questionnés sans cesse par l'écoute empathique de cet homme, ne jugeant jamais, respectant toujours ses interlocuteurs, mais comme nous saisis par ce petit quotidien qui engendre une autre histoire de la violence, qui nous atterre par tant de monstruosité insoupçonnable chez nos semblables, nos pères, nos frères, nos amis.

LE DISPOSITIF

C'est d'abord une adresse de Mathieu, le journaliste, au public : comment l'idée de cette enquête lui est venue, les circonstances des rencontres, les têtes à têtes, les réunions de groupes, les hasards.
Il y a des moments choisis, dans un café, une rue, sur un banc public, un cheminement du personnage au milieu de ces êtres vivants, femmes et hommes, malades ou victimes, toujours acteurs de leurs propres vies, avec des constats, des incompréhensions, des actes assumés, des dénis, des phrases enfin avouées : « J'ai frappé ma femme ».
Il y a aussi, et c'est le moteur, le ressort dramatique des drames entendus, les pas de côté du narrateur, qui cherche à identifier la provenance de cette violence, de la comprendre, pour faire un constat ni amer ni définitif, comme quoi « tout se joue dans l'enfance ».
J'ai tâché de rendre compte de cette enquête comme une balade sauvage, ou morbide, à travers ces récits, un mouvement qui ne trouvera malheureusement pas de résolution mais qui cherchera à continuer d'éveiller les consciences.

Scénographiquement le projet se pose petit à petit. La diversité des lieux des rencontres (groupes de paroles, bureaux, domiciles privés…) impose d'inventer un espace neutre, simple. Il est en train de se trouver, construit autour d'une sorte de pivot (colonne ? pilier ?) auquel on pourra s'adosser, s'appuyer, mais aussi tourner autour, circuler, participer au mouvement du récit. Poser un sol, une découpe angulaire, qui permettra d'isoler le propos, mais aussi le groupe qui saura rester à l'écart pour préserver l'intimité de certaines rencontres. Installer un espace, une table de catering, des chaises, où les comédiens peuvent attendre l'invitation de leur prise de parole, avant de rentrer dans l'action. Et puis aussi, être en prise directe avec le propos et donc son voisin : affirmer simplement que les récits qui sont faits nous concernent tous.tes. Sans doute alors chercher à inclure le public, l'inviter qui sait à participer à un de ces groupes de paroles, car nous le savons toustes la réalité dépassant la fiction, forcément certains spectateurices seront plus concerné.e.s que d'autres. Mais dans quel sens ?
Ce qui comptera avant tout c'est la qualité de l'écoute, de la transmission de ces témoignages. Et puis aussi, être en prise directe avec le propos et donc son voisin : affirmer simplement que les récits qui sont faits nous concernent tous.tes.

LES COMÉDIEN.NE.S

Il y aura pour commencer, le rôle de Mathieu qui devra accepter d'interpréter ce personnage de passeur d'histoire, de journaliste à l'écoute et questionnant ; mais aussi un type attachant et sensible : un contrepoids essentiel à la brutalité des mots entendus.

Il s'agira de composer une équipe de comédien.ne.s capable de s'emparer de récits monstrueux, d'apporter toute la simplicité indispensable à la réception de ces histoires. Des comédiens du quotidien, assez protéiforme pour pouvoir interpréter toutes les origines, sociales ou ethniques, d'âge ou de physique, interchangeables pour s'emparer d'une foule de personnages. Un panel de comédiens.ne.s pour incarner les étapes marquantes de personnages aux vies simples, et d'identifier quelques figures marquantes : Cécile, Kader, Romain, Alexandra, un psychologue, une assistante sociale, des monstres et des victimes.

TRAGÉDIE DU QUOTIDIEN

Comment faire du théâtre à partir de ce récit, de ces témoignages, de cette enquête ? La question m'est posée parfois, je me la suis posée. D'abord, ce spectacle ne sera pas du théâtre documentaire. Parce qu'au-delà des témoignages d'hommes violents ou de personnel encadrant et soignant, c'est un véritable récit de vie qui nous permet de suivre les questionnements d'un homme à travers ses rencontres, ses expériences, sa vie privée aussi.
Ce qui me touche ici c'est d'observer ces micro-tragédies du quotidien qui animent le parcours de cet homme, comment en rendre compte, comment en révéler les coups et les douleurs, comment chercher si ce n'est à les expier, probablement à les transmettre et les faire entendre au plus grand nombre ?
Mais sont-elles si infimes que ça, ces tragédies du coin de la rue ? N'est-ce pas l'observation de ces tragédies tout court qui nous amènent au théâtre : celui de la violence, des enjeux sociétaux, de la noirceur du cœur des hommes ? C'est pour un théâtre d'aujourd'hui qui je m'apprête à mettre en scène ce spectacle, qui raconte les horreurs de notre monde, pour la mémoire des disparues, avec une infinie empathie pour les victimes et les vivants.

**« Je l'ai regardée qui s'éloignait vers le métro,
son bonnet sur la tête, ses poings dans les poches,
et je me suis demandé si cette fille était une anecdote,
celle qui n'avait pas eu de chance, ou si, comme
elle l'écrivait dans son mail, son histoire témoignait
d'un système foireux dans lequel les femmes étaient
toujours perdantes. Je n'avais pas la réponse.
Je n'y connaissais rien. »**

Extrait de *Nos pères nos frères nos amis*

PHILIPPE CHAMAUX

Originaire d'un sud-ouest qui lui est cher, Philippe Chamaux entame ses débuts de comédiens et metteur à scène à Pau, en créant ses premiers spectacles autour de ***L'Illusion Comique*** de Corneille, ***Juste le temps de vous embrasser*** d'après Jules Renard, ***la Comédie de Mont-de-Marsan*** de Marguerite de Navarre. Après ses années d'études paloises en Histoire et Géographie, puis à Paris en Études théâtrales, il poursuit sa carrière comme interprète dans ***les Amours de Jacques le Fataliste***, mis en scène par F. Casanova, puis il entame une carrière de fantaisiste et de trial dans différents spectacles musicaux, opéras comiques, cabaret et opérettes : ***Ciboulette*** mis en scène par Bernard Broca, ***Là-haut*** et ***La fille de madame Angot***, Michèle Herbé, ***Opéra Folies*** par Hubert Humeau, ***la Vie Parisienne***, par Pierre Sybil Il met en scène ***Orphée aux enfers*** d'Offenbach, ***Boby, méli-mélo dit***, d'après Boby Lapointe, ***Coup de feu sur Chicago*** d'après Kander et Ebb.

Après une maîtrise d'administration des structures du spectacle vivant à Nanterre-Paris VIII, Il dirige ensuite ses pas vers la production du spectacle et participe à la vie de différents lieux comme directeur de production, administrateur, directeur, programmateur, au Granit- Scène nationale de Belfort, au Maillon à Strasbourg, au Carreau – Scène nationale de Forbach, au Centre chorégraphique national de Caen et du Festival Danse d'Ailleurs, au CDN de Normandie Rouen. Il met en scène ***Une Périchole***, d'après Offenbach qui fera une tournée de plus de 120 représentations partout en France. À Rouen au CDN il dirige un labo avec 10 comédiens autour des poèmes de Pierre Corneille. De cette expérience il réalise son premier film ***Un héros qui s'éveille doit avoir la splendeur d'un soleil levant*** produit pas les musées métropolitains de Rouen et le CDN de Normandie Rouen. Il dirigera une lecture de ***Que ta volonté soit*** **Kin** de Sinzo Aanza avec le conservatoire de Rouen pour le Festival des Langues françaises. Il crée un bureau de production à Paris *les Indépendances* en 2011, puis un second en 2022 avec *les Aventurier.e.s* , en Normandie.

Il a écrit son premier court métrage en cours de développement ***Retour à Itxassou***, et le traitement d'un long métrage.

Aujourd'hui il revient au théâtre avec la confiance de l'auteur de l'essai *Nos pères, nos frères, nos amis*.

MATHIEU PALAIN

Nait en 1988, Mathieu Palain grandit à Ris-Orangis. Il souhaite devenir footballeur, puis professeur de sport, mais choisit finalement le journalisme.

Il travaille pour le journal ***Libération***, la ***Revue XXL***, au sein de laquelle il est remarqué pour ses portraits, et la revue ***6 mois***. Il collabore également à l'émission ***Les pieds sur terre*** de Sonia Kronlud de France Culture. Il est notamment l'auteur de la série sur les violences conjugales, ***Des hommes violents***, tirée de son expérience dans des groupes de parole et composée de six épisodes.
En tant que journaliste, influencé par les histoires que son père lui raconte à propos de son métier d'éducateur lorsqu'il est enfant, il explore souvent les sujets de détention et de jeunes maltraités par la vie.

Pour son premier roman, ***Sale gosse***, sorti en 2019, Mathieu Palain intègre l'Unité éducative de milieu ouvert de la PJJ d'Auxerre durant six mois dans le but de réaliser le portait des jeunes et de leurs éducateurs. Il souhaite d'abord rédiger un article mais il écrira finalement un livre qui raconte ainsi l'histoire de Wilfried, dont la mère est toxicomane et qui est confié bébé à une famille d'accueil. Alors qu'il est voué à une grande carrière de footballeur, la violence met un terme à son rêve. Il est alors placé dans un foyer de la PJJ mais pourra compter sur son éducatrice, Nina. Mathieu Palain est lauréat 2019 du prix Lycéens en toutes lettres.

En 2021, pour son roman ***Ne t'arrête pas de courir***, Mathieu Palain reçoit le Prix Interallié, le prix Blù Jean-Marc Roberts 2021, le Grand Prix des Lectrices de ELLE, le prix sport scriptum, ou encore celui du roman des étudiants France culture-Télérama. Il est également présent dans la sélection du prix Les Inrockuptibles et celles du Renaudot et du Flore. Cette œuvre de non-fiction narrative raconte la véritable histoire de l'athlète Toumany Coulibaly, champion de France 2015 du 400 mètres, promis à une médaille olympique, qui cambriole des commerces et se retrouve incarcéré à la prison de Fresnes.

Son troisième ouvrage, ***Nos pères, nos frères, nos amis***, paru en 2023, enquête sur les violences faites aux femmes. Le titre fait référence à une phrase d'Adèle Haenel qui expliquait en 2019 : « Les monstres, ça n'existe pas. C'est notre société. C'est nous, c'est nos amis, c'est nos pères. » et évoque le fait que les hommes violents ressemblent à tous les autres hommes et sont de tous milieux sociaux. Afin de rédiger son livre, il se rend pendant quatre ans dans des groupes de parole destinés à des hommes condamnés pour violence à Caen et à Lyon, ainsi qu'à des auditions judiciaires Le livre n'est pas seulement une enquête ou des récits relatés car l'auteur s'interroge aussi lui-même, ce qui en fait une œuvre littéraire.

Son nouveau roman, ***Les hommes manquent de courage***, sort à l'occasion de la rentrée littéraire 2024.



« Le truc avec la violence conjugale, c'est qu'on ne se sent pas concerné. Notre fascination pour la mort nous pousse à compter celles qui ne peuvent plus témoigner – 146 femmes assassinées en 2019, 102 en 2020, 114 en 2021 – mais si on s'intéresse aux chiffres, il existe une autre statistique : 220.000 femmes déclarent chaque année subir des violences conjugales. Prenons l'info dans l'autre sens et on se retrouve avec 220.000 mecs violents. Ça fait du monde. Surtout quand on sait que toutes les victimes ne parlent pas et qu'on ne voit jamais l'iceberg en entier. Mais restons sur ce chiffre. Ces 220.000 mecs violents, ce ne sont pas 220.000 monstres, 220.000 bêtes féroces qui sillonnent nos rues à la recherche d'une proie facile. Ce serait si simple. Un loup, ça se traque, ça se tire, ça s'empaille. Non, dans ces 220.000 hommes, il y a votre père, votre oncle, votre frère, votre meilleur ami, votre voisin, votre patron, votre collègue de bureau, le boulanger du coin de la rue, le fromager sympa qui file du comté gratis à vos gamins, l'entraîneur de tennis de votre fils. Pas des monstres. Des mecs normaux. Et c'est bien le problème. »

Extrait de *Nos pères nos frères nos amis*

LES COMÉDIEN.NES (PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE)

SALOMÉ AYACHE

Salomé Ayache commence le théâtre à l'âge de 8 ans. Passionnée de danse, elle travaille petite avec la compagnie Pernette. Au théâtre, elle suit les cours du conservatoire de Bobigny, passe un bac option théâtre, elle intègre le conservatoire du 10e et du 14e arrondissement de Paris, et rentre à 20 ans au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Elle y suivra les cours et stages de Valérie Dréville, Ariane Mouchkine, Yvo Mentens, Nada Strancar, Gérard Watkins, Julie Bertin, Jean Yves Ruff et Lisa Toromanian. À sa sortie, elle tourne dans un court métrage de la Femis, où elle reçoit le Prix de l'Espoir Féminin et le Prix du public au Festival Jean Carmet pour son premier rôle dans *Le test* de Gabrielle Stemmer. Depuis 2019, elle travaillera avec le Birgit Ensemble, dans *Berliner Mauer-Vestiges* et un seul en scène *Douce France*, Gérard Watkins dans *Hamlet*, Justine Heynemann dans *Tout ça tout ça*, Camille Bernon et Simon Bourgade dans *LWA*, dans *OVNI* d'Eleonore Joncquez, et dernièrement dans *Les Suppliques* du Birgit Ensemble et dans *Denali* de Nicolas Le Bricquir. Elle tourne en parallèle dans plusieurs séries et courts métrages, *Sambre* de Jean Xavier de Lestrade, *Tout Va Bien* d'Eric Rochant et dernièrement dans *37 secondes* de Laure de Butler ainsi que *La maison des femmes*, le premier film de Melisa Godet.

PIERRE DELMOTTE

Pierre Delmotte intègre en 2005 le Théâtre-École d'Aquitaine et la Cie Pierre Debauche. En 2009, il fait partie de la première promotion du GEIQ Haute-Normandie. Il y rencontre Thomas Jolly avec qui il travaille sur *MaKing Henri VI, les Ravalets*, et plus récemment *Le dragon* ; ainsi que Yann Dacosta avec qui il collabore régulièrement depuis : *En attendant la récré*, et *Drink Me Dream Me*. *Le Village en Flammes*, en 2011, *L'Affaire de la rue de Lourcine*, en 2014, et *Légendes de la forêt viennoise*, en 2017, *Flaubert, Super Éros* en 2021. Il a joué Treplev dans *La Mouette* de Tchekhov et Dorante dans *Le jeu de l'Amour et du Hasard* de Marivaux.
Ces dernières années, il a exploré le répertoire classique (Racine, Shakespeare), ou bien contemporain (J.M.Miro ; *Oscar de Summa*) ou même les pièces historiques (*Quatorze Farce macabre*).
Pierre Delmotte est également metteur en scène : *Jojo au Bord du Monde*, de Stéphane Jaubertie, en 2018. *Je porte la culotte/Le jour du slip*, d'Anne Percin et Thomas Gornet, en 2019. En 2020, il crée la compagnie Le cri Wilhelm et signe en 2022 *Le spectre d'Alfred H.*, sa troisième mise en scène. En 2024, il crée *Marre d'avoir peur !*, à destination des enfants dès 3 ans et achève l'écriture d'une autre pièce, dont la production est actuellement en cours : *Hikiko la vie suspendue*. Parallèlement au théâtre, Pierre Delmotte joue régulièrement pour le cinéma et la télévision.

BENOIT DI MARCO

Formé à l'école Claude Mathieu et à l'école Pierre Debauche, lauréat d'Émergence 2003, talent Cannes 2000, prix d'interprétation au Festival de Clermont-Ferrand.
Il joue au théâtre sous la direction de L. Pitz, H. Mathon, P. Haggiag, M. Jocelyn, L. Vacher, C. Backes, M. Steen, C. Simoneau, P. Clévenot, B. Bonvoisin, L. Lévy, G. Rannou, B. Lambert, P. Guillois, K. Kushida, É. Vigner, A. Stammbach, B. Giros, Ulf Andersson...
Au cinéma et à la télévision, il joue sous la direction de B. Necek et S. Benhamou, J.C. Boucher, K. Crivellari, V. Lagoarde-Ségot, P. Elbe, T. Lilti, V. Lemercier, E. Judor, F. Mermoud, N. Guicheteau, F. Lantiéri, F. Goupil et J. Peter, O. Guignard, E. Guirado, M. Gibaja, B. Corcos, K. Lima, I. Cohen, T. Jousse, J. Pinheiro, O. Horlaix,...
Il met en scène Enquête de famille d'Elisabeth Bouchaud d'après un roman de Jacques Attali, Moule Robert de M. Bellemare, Variations Sérieuses et Les petites personnes d'E. Delle Piane, Letizia d'A. Gatti ; il co-écrit Isultes avec X. Charles et N. Bitan (peformance) ; il adapte avec L. Pitz Les Furtifs d'A. Damasio, avec H. Mathon Gros-Câlin d'Émile Ajar (R. Gary) ; il écrit avec H. Mathon 100 ans dans les champs et avec L. Vacher Le mystère de la météorite, d'après les oeuvres de Théodore Monod ; il réalise plusieurs courts métrages et comme photographe en plus de plusieurs expositions, il réalise plusieurs séries de photos comme Heartman, Lormes VS New-York, Champs. pour la scénographie de L'histoire du soldat mis en scène par L. Lévy au Saito Kinen Festival dirigé par Seiji Ozawa, pour lequel il est aussi son collaborateur artistique, La Chaise, Dans les pas de Théodore.
Depuis 2010, il est membre de À mots découverts, collectif réuni autour de la découverte et de l'expérimentation de l'écriture dramatique contemporaine.
De 1993 à 1999, il fonde puis dirige un collectif d'artistes Eclat Immédiat et Durable. Il écrit et met en scène plus d'une dizaine de spectacles de rue qui tourneront en France et en Europe.

NATACHA RÉGNIER

Comédienne et réalisatrice belge née à Ixelles, Natacha Régnier est découverte du grand public avec le film La Vie rêvée des anges d'Eric Zonca, pour lequel elle est couronnée d'un Prix d'interprétation à Cannes et d'un European Awards en 1998 et du César du meilleur espoir féminin 1999.
Depuis lors, elle joue sous la direction de Pascal Bonitzer, Luc Bondy, Eugène Green ou encore Jane Birkin. Elle collabore également avec Chantal Akerman, Lucas Belvaux, Emmanuel Bourdieu, Michel Gondry, Costa Gavras, François Ozon et Anne Fontaine.
Au théâtre, on l'a vue notamment dans des mises en scène de Bérangère Jannelle (*Vivre dans le feu*), Gérald Garutti (*Haïm - à la lumière d'un violon)*, André Engel (*La Double mort de l'horloger)* et dernièrement, de Gérard Gelas et Christophe Gand.
En 2026 elle a écrit et réalisé son premier court-métrage, *Jean qui sème*, présenté au Festival de Cannes dans la collection des Talents Adami.

NICOLAS SCHMITT

Formé au Conservatoire du 8e arr. de Paris, il intègre l'ENSATT (2012-15) où il travaille sous la direction d'A. Françon, A.-L. Liégeois et D. Larrieu.
Au théâtre, il a notamment joué sous la direction de Patrice Douchet, Joël Dragutin, Léa Ménahem, Fanny Bloc. Il a également collaboré avec Pascale Daniel Lacombe, d'abord au Théâtre du Rivage puis au Méta, CDN de Poitiers.
En 2018, Nicolas fonde la Cie Le Nez au Milieu du Village. En complicité avec Florian Pâque, ils créent quatre spectacles *Étienne A., Fourmi(s), Sisyphes et Dans le silence des paumes*.
Actuellement, tout en poursuivant sa carrière de comédien, il travaille à la production et à la diffusion des spectacles de la compagnie, notamment *Appuyez sur #*, dernier texte de Florian Pâque.

LISA TOROMANIAN

Lisa Toromanian est une jeune comédienne et metteuse en scène d'origine arménienne formée au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Durant ce cursus, elle met en scène, avec ses camarades, *L'histoire du communisme racontée aux malades mentaux* (Prix du public, Nanterre Sur Scène), *Numéro 7 Romain Rolland Street* (Francophonie en Limousin), *Danube* (Festival Hors Champ).
A partir de 2020 elle intègre le Collectif 100 Degrés avec lequel elle met en scène, en extérieur, *Le Songe d'une nuit d'été*, *Ici l'on boit* (adaptation d'après des textes de Rabelais), *Les trois mousquetaires, Don Quichotte*, ou encore une adaptation de *L'Odyssée*. Le spectacle *Être ou ne pas Naître* qu'elle a écrit avec Nadine Moret reçoit le Prix du Jury au Festival International des deux Mondes de Spoleto en 2019, avant d'effectuer une tournée en milieu scolaire et tout public depuis avec la MC93.
En tant que comédienne, elle joue dans *7 minutes* de Stefano Massini avec la Comédie-Française mis en scène par Maelle Poesy, ou encore dans *Oblomov* mis en scène par Robin Rennuci avec les Tréteaux de France. En 2025 elle est à l'affiche de *Douées* (coll. Les Mille Printemps) et ainsi que *Je suis venue te chercher* (MES Claire Lasne D'arceuil) au TNS.

YASSINE DOUIGHI

Yassine Douighi est un acteur formé au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, dont il est diplômé en juin 2025. Il y a notamment travaillé avec Sylvain Creuzevault, Simon Falguière et Lucie Valon. Il a auparavant suivi une formation au Conservatoire du 8e Camille Saint-Saëns auprès d'Agnès Adam.
Avant de se consacrer pleinement au théâtre, Yassine a étudié à Sciences Po Paris, où il a obtenu un master en Finance et Stratégie.
Au cinéma, il a tourné dans plusieurs films, parmi lesquels *Garance* de Jeanne Herry, *Trois souvenirs de ma jeunesse* d'Arnaud Desplechin, et *Jamais de la vie* de Pierre Jolivet.

CHRISTOF VEILLON

Diplômé de la classe libre de l'École Florent en 1993.
Artiste associé au sein de la compagnie du metteur en scène et cinéaste Thierry de Peretti, il interprète de nombreux rôles sous sa direction, notamment dans la traduction d'André Markowicz de *Richard II* de W. Shakespeare, créé au Théâtre de la Ville ; *Le Retour au désert* de B. M Koltès (Prix de la critique) et *Valparaiso* de Don Delillo au Théâtre de la Bastille.
Artiste auxiliaire de la troupe de la Comédie-Française, il joue dans le *Mystère de la rue rousselet* d'E. Labiche qui entre au répertoire en 2004. Dans le IN d'Avignon il interprète les jeunes auteur-ices lors des Journées des Écritures Contemporaines initiées par Laure Adler et Bernard Comment et retransmis en direct sur France Culture. Il joue dans *Le Dindon* de G. Feydeau mis en scène par T. Le Douarec et dans *Barbe Bleue espoir des femmes* de D. Loher, dirigé par F. Orsoni.
Il est également acteur pour le cinéma et la télévision.
En 2010, à la faveur d'un projet Franco-Américain autour des textes de B. M Koltès, il découvre la ville d'Atlanta aux Etats-Unis. Il s'y installe et partage la direction artistique de la compagnie Tdr Theather of the dream - Compagnie de théâtre bilingue. Il joue dans de nombreux projets et s'initie à la mise en scène. Il co-traduit et dirige *Coco* de B. M Koltès. En résidence au Museum of Contemporary art of Atlanta, Il élabore les *Poèmes Électroniques* - performance immersive visuelle et sonore, imaginée autour d'écrits en lien avec la guerre - en collaboration avec le collectif berlinois liquid sky berlin, librement inspiré du *Poème Électronique* de Le Corbusier, Varese et Xenakis. Il co-traduit deux pièces de théâtre de l'autrice australienne Wendy Beckett - Camille Claudel et Anaïs Nin. Au cinéma, il joue Maurice dans le film de James Wan - *The Conjuring*.
De retour en France, il continue à tourner pour le cinéma et la télévision.
Dans le cadre du festival des Textes sans frontières, co-produit par l'Espace B.M Koltès de Metz, le Nest de Thionville et le Théâtre d'Esh au Luxembourg, il dirige une version musicale d'*Et Cætera* de l'auteur Camerounais K.Tawa. Il travaille sur un projet collectif autour de l'écrivain Congolais Sony Labou Tansi intitulé *Encre, Sueur, Salive et sang*.
En 2025, il joue Claudio dans les *Caprices de Marianne* mis en scène par P. Calvario. Créé à La Comédie de Picardie, le spectacle se joue au théâtre des Gémeaux Parisiens puis au Théâtre Artistic Athévains.
Sur France TV, Christof interprète le directeur de cabinet dans la quatrième saison de la série *Parlement*.

TÉLÉRAMA
Par Maëlys Kapita
03 février 2023

Agresseurs, victimes, experts… Dans son livre enquête "Nos pères, nos frères, nos amis. Dans la tête des hommes violents", le journaliste Mathieu Palain croise sans censure les témoignages pour désamorcer les clichés et idées reçues sur la violence masculine.

Les « hommes violents », souvent pris comme un tout, nourrissent les mythes les plus sombres : ex-taulard au parcours cabossé, accro à l'alcool ou autre substance illicite, pauvre et indigent. Et si le portrait de l'homme violent n'était pas aussi figé ? Si ce monstre se dissimulait parmi nos pères, nos frères et nos amis ? C'est la question que s'est posée Mathieu Palain, auteur du livre ***Nos pères, nos frères, nos amis***. ***Dans la tête des hommes violents*** (éd. Les Arènes). À la suite de son podcast à succès ***Les hommes violents*** (2019), diffusé par France Culture, en immersion dans un groupe de parole, le journaliste indépendant a poursuivi son enquête pendant quatre ans, à la recherche de nouveaux témoignages, balayant les clichés. En discutant avec les agresseurs, l'auteur tisse leurs histoires à la sienne, interrogeant l'idéal qui pousse les hommes à se conformer au rôle viril qui leur est si souvent assigné. « Qu'est-ce qu'un mec à la hauteur ? Un homme, un vrai ? »

Comment fait-on pour entrer dans l'intimité d'une femme qui a subi des violences quand on est un homme ?

On pose des questions. Et ma question initiale était : d'où vient la violence ? Pour y répondre, il fallait que j'aille chercher au-delà du cliché du pervers narcissique manipulateur. Je voulais déconstruire ce mythe, car il exclut une très large partie des responsables. Je ne prétends pas me mettre à la place des femmes que je rencontre, au contraire. Notre rôle de journaliste, homme ou femme, est tout entier à cet endroit : questionner. Ma légitimité, je la tiens donc de mon métier. Et je ne me suis mis aucune barrière en abordant ce sujet qui prenait de l'ampleur dans le débat public, auquel je n'étais pas indifférent mais pour lequel j'avais des lacunes énormes. En revanche, je ne me présenterai jamais comme un expert.

Qu'avez-vous découvert en intégrant les groupes de parole ?

Au départ, j'ai été très surpris. Dans mon imaginaire, j'allais assister à des groupes de parole qui ressemblaient plus ou moins à des séances d'alcooliques anonymes. Ou à des réunions comme dans ***Fight Club,*** avec une dizaine de gaillards en cercle, chacun à son tour prenant la parole pour dire « Bonjour, je m'appelle X, j'ai tel âge et je frappe ma femme ». Mais cette phrase, je ne l'ai quasiment jamais entendue. En revanche, j'ai observé un déni structurant leurs discours, voire une inversion de la culpabilité.

Comment l'expliquent-ils ?

Certains se disent victimes d'un complot, avec parfois des affirmations délirantes. Un des hommes interrogés dans le livre explique qu'avec #MeToo les femmes auraient repris le pouvoir et entameraient une vengeance collective. Pour autant, j'ai pu constater la force du mouvement, qui a imposé, y compris chez eux, un changement de norme assez brutal. Ils avaient bien conscience qu'ils ne pouvaient plus être fiers d'avoir frappé leur femme. Un des hommes explique qu'à son arrivée en prison il a dissimulé la vraie raison de son incarcération, il en avait trop honte.

Pourquoi avoir décidé de prolonger l'enquête, après votre podcast en ligne sur France Culture ?

À la suite de ce podcast, très écouté et médiatisé, j'ai reçu énormément de retours d'auditrices, disant qu'elles se reconnaissaient dans les témoignages et souhaitaient à leur tour raconter leur propre vécu. Dans leurs récits émergeait un élément nouveau pour moi : la violence de « puissants », de gens au-dessus de tout soupçon, bien insérés dans la société, avec une bonne réputation. Des directeurs de banque, des traders, des hommes haut placés dans la culture, des chirurgiens, etc. Les maris ou ex-conjoints de ces femmes – presque exclusivement des auditrices régulières de France Culture – n'avaient jamais été inculpés. Et les histoires que je lisais étaient exactement les mêmes que celles narrées dans le podcast. Donc j'ai voulu compléter le travail déjà amorcé.

La violence des hommes notables est-elle trop invisibilisée ?

D'une part, elle est moins repérable que pour les familles modestes qui habitent dans des immeubles où tout le monde se connaît, où la femme qui se fait frapper au quatrième étage est une amie ou une proche voisine. Ensuite, la psychiatre Liliane Daligand explique dans mon livre que les notables portent peu plainte à cause de la « honte sociale ». Porter plainte, c'est toujours compliqué. Mais porter plainte contre un homme puissant, ça l'est encore plus, aussi bien psychologiquement que financièrement – car il dispose de moyens importants pour se défendre. D'autant que la justice rechignera plus à condamner des notables jouissant d'une réputation qu'un travailleur de chantier, un chômeur ou un immigré sans papiers, pour caricaturer.

Vous évoquez la théorie du « cycle de la violence » comme une sorte de fatalité qui toucherait les hommes violents. Pour autant, sont-ils condamnés à être des agresseurs ?

Je ne pense pas que ce cycle soit une fatalité. On aimerait que ce soit simple, qu'il suffise d'appuyer sur un bouton pour que les hommes violents changent, qu'ils « guérissent », mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent. C'est un problème structurel qui nous concerne tous. Si ces hommes sont violents, c'est aussi parce que nous les avons laissés faire. Depuis des siècles, on enferme les garçons dès le plus jeune âge dans des schémas : un homme ne doit pas pleurer, être capable de se servir de ses poings face à l'humiliation et au mépris. Parallèlement, les filles doivent être douces et dociles. L'injonction à la virilité est omniprésente, y compris dans les représentations cinématographiques. C'est tout un modèle à repenser, car les rapports de domination sont visibles dès l'enfance.

Ce système normalise la violence envers les femmes… y compris de la part d'autres femmes ?

Ce conditionnement les a effectivement touchées aussi. Des femmes ont grandi avec un modèle de couple où régnait la violence, elles ont intégré ces normes et reproduisent des comportements qui les mettent en danger. Lucile, qui témoigne dans le livre et a été battue par son petit ami étant adolescente, confie qu'elle et ses amies valorisaient « l'amour toxique », celui où les hommes sont des « bad boys » pas toujours sympas, et non des « canards », trop gentils et fades.

Selon le rapport annuel 2023 du Haut Conseil à l'égalité sur l'état des lieux du sexisme en France, publié le 23 janvier, 23 % des jeunes hommes considèrent qu'il faut parfois être violent pour se faire respecter. Pourquoi cet état d'esprit archaïque persiste-t-il ?

À mon avis, ce chiffre aurait pu être plus élevé en réalité. Cette génération a été élevée avec des profils d'hommes virils et dominants, à la télé ou au cinéma. Ce schéma se décline ensuite à tous les niveaux, y compris à l'école, chez les puissants ou les plus faibles. Les 24-35 ans n'ont pas grandi avec des représentations de la « déconstruction » que l'on voit depuis quelques années, notamment dans les films Disney ou les séries Netflix. Donc ce chiffre n'est pas surprenant. En revanche, si, dans une dizaine d'années, il reste inchangé, il faudra tirer la sonnette d'alarme.

LES INROCKUPTIBLES
Février 23

Pourquoi n'entend-on souvent que les victimes sur le sujet des violences faites aux femmes ? C'est en partant de cette question que l'écrivain et journaliste Mathieu Palain a rencontré pendant des mois des hommes violents, dont il a réuni la parole dans un podcast en six épisodes pour France Culture. "Nos pères, nos frères, nos amis", son troisième livre paru en janvier, poursuit la réflexion.

De son propre aveu, Mathieu Palain n'est spécialiste ni des pensées féministes ni de la question des violences faites aux femmes. Au moment où il commence à s'y intéresser, parce qu'il se voit proposer la possibilité d'intégrer un groupe de parole pour "*violents conjugaux",* il reconnaît même douter de la fréquence de ces violences. C'est en interrogeant les femmes qui l'entourent – sa mère, ses sœurs, sa compagne – qu'il découvre qu'elles ont toutes été confrontées, d'une manière ou d'une autre, à des violences sexistes et sexuelles.
Mathieu Palain est passé par la revue *XXI, Libération* et France Culture, mais, depuis quelques années, il a pris l'habitude de transformer ses reportages en livres. En 2019, il faisait ainsi paraître *Sale Gosse* (L'Iconoclaste), un premier roman hyperréaliste appuyé sur une enquête immersive de six mois dans une équipe de la Protection judiciaire de la jeunesse d'Auxerre. Pour *Ne t'arrête pas de courir* (L'Iconoclaste, 2021), qui lui a valu de partager la couverture spéciale découvertes des *Inrockuptibles* pour la rentrée littéraire avant d'être récompensé du prix Interallié, le journaliste écrivain s'est rendu toutes les semaines pendant plusieurs mois au parloir d'une prison pour rencontrer Toumany Coulibaly – champion de France du 400 mètres et cambrioleur multirécidiviste. Les confidences de l'athlète voyou lui permettaient alors de mener une réflexion d'une rare ampleur sur la délinquance, l'enfermement et la récidive.
"Avec ces mecs-là, sur plein d'aspects, on est les mêmes"
Pour son troisième livre, Mathieu Palain a choisi de s'intéresser à ce qu'il perçoit comme un *"angle mort"* de la lutte contre les violences faites aux femmes. Car ces violences qu'on dit *"faites"* aux femmes ont bel et bien des auteurs, et ces auteurs sont des hommes. Lors de notre entretien, il explique que *"le traitement médiatique des violences conjugales"* est très peu fondé sur *"le récit des auteurs"*. C'est pour entendre la parole des bourreaux, ces hommes condamnés pour violences conjugales, que l'auteur est allé les rencontrer dans des groupes de parole, dans une Maison des femmes ou à des auditions judiciaires. En 2019, ces rencontres donnaient lieu à un podcast, *Des hommes violents* (France Culture), dont *Nos pères, nos frères, nos amis* complète ainsi l'enquête.
Aussi ignorant du profil de ces auteurs de violences que de l'ampleur statistique de ces dernières, le néophyte se faisait une image très stéréotypée des hommes violents. Il s'imaginait ainsi *"une brute alcoolique et bas de plafond, qui frappe sa femme parce qu'elle a brûlé le gratin ou trop salé la soupe"*. Mais les hommes qu'il a rencontrés se sont pourtant révélés *"à des années-lumière"* de ce portrait. Mathieu Palain nous confie même que ces condamnés ne sont pas si éloignés de lui, en ce qu'il est aussi *"un homme hétéro qui a grandi dans les années 1990-2000, dans une éducation plutôt banale, donc assez genrée"*. *"Avec ces mecs-là, sur plein d'aspects, on est les mêmes"* : c'est sûrement ce qui a rendu possible le dialogue.

Ce qui cloche chez eux

C'est aussi la raison pour laquelle le livre s'appelle *Nos pères, nos frères, nos amis* : *"Le but, c'est de montrer que les violences concernent aussi des gens qu'on pense être des gens bien."* Et il est vrai qu'en écoutant ou en lisant les confidences de Jean-Luc, Kader, Azzedine, Franck ou Julien, c'est bel et bien la réalité de la banalité du mal de ces violences conjugales qui s'impose. Ce qui passionne Mathieu Palain, ce sont les explications individuelles – *"Je dis explications, pas justifications",* précise-t-il à plusieurs reprises – que fournissent ces hommes en réponse à leur violence : la brutalité qu'ils sont nombreux à avoir eux-mêmes subie dans leur enfance, la prison où certains ont passé quelques mois ou quelques années, le modèle dysfonctionnel du couple parental. *"On retrouve quasiment toujours le même schéma : en quatre ans d'enquête, je n'ai rencontré que des hommes et des femmes dont l'histoire est violente",* assène l'auteur. Selon lui, les violences subies dans l'enfance constitueraient même un point commun entre *"l'auteur et la victime"*.
Mais au fil des paroles rassemblées durant ces quatre années, et minutieusement retranscrites dans ce livre, la nature de *"ce qui cloche"* chez ces hommes violents se charge d'une dimension sociale et politique. La violence est toujours *"plurifactorielle",* pour Palain. Les discours de ces hommes se rejoignent en effet dans une systématique victimisation. Le journaliste écrivain commente, désabusé : *"Dans leur tête, ce sont eux les victimes."* Car, au-delà de la négation de la gravité des actes qu'ils ont commis – *"Ça arrive à tout le monde de péter un câble",* trouvent-ils normal d'avancer – et du déni dans lequel ils commencent presque tous par s'enfermer – *"La phrase 'Je frappe ma femme', je ne l'ai jamais entendue, aucun homme n'était capable de la formuler"* –, Mathieu Palain souligne que le malaise n'est pas seulement individuel, mais aussi sociétal.

Des nostalgiques d'un temps depuis longtemps révolu

Il écrit ainsi avoir l'impression que ces hommes *"sont nostalgiques d'une époque : quand leurs mères étaient des domestiques qui prenaient soin de leur mari et n'avaient aucune revendication"*. Cette époque bénie des épouses dociles n'est pourtant pas celle qui précéderait le mouvement MeToo ; elle est bien plus ancienne, puisque selon l'un des hommes, c'est *"depuis qu'elles ont le droit de voter, le droit de porter des minijupes,* [qu']*on n'a plus aucun droit, nous, les hommes"*. Un autre prend de la distance avec les faits qui l'ont conduit en prison : ce n'est pas lui le problème, mais le fait que *"les femmes ont changé en mal"*. Un troisième comprend les condamnations des auteurs de violences conjugales comme une *"vengeance"* fomentée par les femmes pour punir les hommes de siècles d'oppression.
Rappelons à ce titre que les condamnations pour violences sexistes et sexuelles demeurent l'exception plutôt que la règle. Du fait, d'abord, que peu de plaintes sont déposées ou enregistrées ou qu'elles sont issues de "mauvaises" auditions, notamment. Mis en ligne en janvier 2022 sur le site de la préfecture de police, un rapport intitulé *"Diagnostic collaboratif sur l'accueil des femmes victimes de violences conjugales et/ou sexuelles et l'évaluation du danger dans trois commissariats de Paris et de la petite couronne",* conduit entre 2018 et 2019 par l'Observatoire régional des violences faites aux femmes du centre Hubertine-Auclert, soulignait que si *"chaque année, en moyenne, 219 000 femmes sont victimes de violences conjugales physiques et/ou sexuelles en France par leur conjoint ou ex-conjoint"*, c'est *"moins d'une femme victime de* [ces] *violences sur cinq* [qui] *a déposé plainte".* De plus, *"une fois au commissariat ou à la gendarmerie, les victimes renoncent à déposer plainte dans plus d'un cas sur deux"*.

La prise en charge psychologique, une nécessité absolue

Cette enquête immersive n'a pas permis à Mathieu Palain de répondre à toutes les questions qu'il se posait. La plus brûlante d'entre elles – *"Qu'est-ce qu'on en fait, de ces mecs ?"* – reste difficile. Le temps passé auprès de ces hommes violents, jugés et condamnés par la justice, lui permet de mettre en avant que, quelles que soient leur origine sociale ou leur histoire personnelle, ils sont ces *"paumés dans l'évolution de la société"*, qui *"ne comprennent pas que, tout à coup, on leur reproche des choses, alors qu'on ne reprochait rien à leurs pères".*
À ses yeux, l'enfermement ne serait pas une solution, compte tenu des taux de récidive constatés. S'il continue de se demander s'il est *"vraiment possible de changer un mec de 50 ans qui s'est construit dans la violence",* la prise en charge psychologique reste pour lui un phare dans la nuit, le seul moyen de briser le cycle de la violence. *"Si on les laisse dans leur coin, ils récidivent."* Dans le cadre des groupes de parole, le journaliste constate que *"certains finissent par exprimer un changement, des regrets"* – même si *"ce n'est clairement pas la majorité"*. Mathieu Palain travaille déjà sur son prochain livre, un roman qu'il dit *"très fortement inspiré d'une histoire vraie, celle d'une femme et de son fils, tous deux traversés par la violence"*.